

## GARIBALDI.

Tous les journaux démocratiques et révolutionnaires ont, pendant la dernière guerre fait autant de blague qu'ils ont pu avec les prétendues victoires du Général Garibaldi. Il n'y a pas jusqu'à l'*Observateur*, cet organe précieux de la démocratie québécoise, qui ne se soit permis de publier avec accompagnement de faufares, les exploits du célèbre Général. C'était nous prouver une fois de plus que notre cher Confrère fait son lot de toutes les mauvaises causes. Les exploits du Général Garibaldi, en Italie, ont été à peu près nuls et nous ont fait l'effet d'un homme qui défonce une porte ouverte. Poursuivre de pauvres campagnards effrayés, prendre des villages qui ne se défendaient guères, voilà à quoi se réduisent ces exploits si pompeusement vantés. Que veulent-ils nous prouver, ces journaux démocratiques, en entassant ainsi mensonges sur mensonges? Sinon qu'ils ont parfaitement obéi au mot de Voltaire, leur père en démocratie, qui dit ait : "Mei tæz, mentez, il en restera toujours quelque chose."

## LA BARONNIE DE BEAUPORT.

M. L. M. Darveau, Baron de Beauport, voulant récompenser le zèle M. Pierre comme poète et collaborateur de son journal et de M. Adolphe, comme rapporteur, va, dit-on, diviser la Baronnie de manière à ce que ses illustres amis soient dignement indemnifiés des sacrifices qu'ils ont faits pour la cause de la démocratie. On verra sur leurs blasons, un licou, un pain-d'épice et une mâchoire d'âne. Les Sieurs Pierre et Adolphe porteront le titre de baron et ce titre sera héréditaire dans leurs familles. Ils auront droit de haute, basse et moyenne justice sur leurs vassaux, qui sont de vrais sauvages et n'entendent pas toujours la raison. L'installation de ces Barons se fera prochainement, au clair de la lune. Les soldats de la garnison du Château-fort de Beauport armés de manches à balais, viendront processionnellement au-devant de leurs illustres seigneurs, et les conduiront dans la place au milieu de fanfares et de cris de joie. Ces seigneurs devront y faire un long séjour, car avant de revenir prendre leurs places à la rédaction de l'*Observateur*, l'un veut s'habituer à ne plus mâcher d'opium et l'autre attend patiemment que les dents lui repoussent.

Des malins disent qu'ils attendront longtemps, longtemps!

Le Bureau de l'Adjudant Général des Milices sera ouvert à Québec le 22 du courant.

Si Mons. Michel veut offrir ses services à Sa Très Gracieuse Majesté, il pourra le faire maintenant sans trop déranger. Car serait le bon temps, car on dit que la guerre est imminente entre la France et L'Angle-

terre. Nous ne savons pas, qui l'emportera mais nous pouvons dire avec le proverbe qui n'a jamais tort : "Au plus fort la poche.....te."

## CHRONIQUE DE GUERRE.

—Les prisonniers autrichiens internés à Marseille ayant demandé à remplir leurs devoirs religieux, l'autorité militaire a donné pleine satisfaction à un au aussi légitime désir.

"Dimanche, 3 juillet,—nous lisons dans la *Gazette du Midi*,— par les soins de MM Chabrier, de Magallon et Carnave, de la Société de Saint Vincent de Paul, un autel a été déposé au milieu du camp. La grand'messe y a été célébrée à cinq heures; les prisonniers sont venus se ranger sur trois lignes autour de ce modeste autel, manifestant une piété exemplaire. Après la messe, une quarantaine de Polonais, Moraves et autres ont suivi les prêtres à la paroisse Saint-Jean-Baptiste, et là ils ont reçu la sainte communion. Avant de leur donner, l'abbé Sobociński leur a fait en leur langue un discours expressif, au point de faire couler les larmes de ces infortunés. Dimanche prochain, le service sera tout-à-fait organisé. Le clergé de Saint-Jean-Baptiste continue à leur prodiguer les soins les plus empressés avec le concours de deux autres prêtres, l'un allemand et l'autre italien."

\* La *Presse*, de Vienne, consacre les lignes suivantes à l'arrivée des prisonniers franco-sardes dans la capitale de l'Autriche.

"Hier, dans l'après midi, un nombreux détachement de prisonniers est arrivé ici; c'étaient pour la plupart des Piémontais, mais il y avait aussi des Français parmi eux. Toutes les fenêtres de la façade de l'aile gauche de la caserne François-Joseph étaient garnies de prisonniers, et une foule nombreuse stationnant dans la rue regardait les Franco-Sardes moitié avec la curiosité et moitié avec bonhomie. Les Français surtout excitaient un grand intérêt: il y avait là des soldats de la ligne et quelques chasseurs d'Afrique et zouaves.

"Comme les Viennois ne peuvent longtemps regarder une pareille scène sans qu'il leur vienne l'idée que ces gens peuvent bien avoir soif ou qu'ils fumeraient volontiers un cigare, et que les prisonniers devaient ces bonnes pensées avec promptitude remarquable, il s'établit bientôt un commerce très animé entre la foule dans la rue et les Franco-Sardes aux fenêtres, d'autant plus facilement que la garde était montée par les soldats d'un régiment de Viennois.

"Un des prisonniers avait descendu son sac de toile à l'aide d'une ficelle; dans un clin-d'œil, le sac, rempli de pain, d'argent, de cigares et de cent autres objets, remonta et redescendit immédiatement après; il fut suivi d'autres sacs descendant même du quatrième étage. Les prisonniers étaient

à cheval sur les bancs des fenêtres; des mouchoirs, des écharpes de toutes couleurs furent noués ensemble, et une trentaine de cordes à mille couleurs établirent un commerce fort gai et bruyant entre les prisonniers et les Viennois, qui donnaient tout ce qu'ils avaient de tabac et de cigares; même des bouteilles furent hissées par ces cordes et il y eut des acclamations sans fin chaque fois que la bière semblait délicieuse à un des Franco-Sardes et criait: *Vive les Viennois*.

"Ce n'est pas à Paris que vous buvez une pareille bière!" s'écria un gros Viennois au double menton, et il en fit venir encore. Vers cinq heures, il fut mis un terme à cet échange de bons précédés entre le public et les prisonniers. Les scènes qui se passaient à l'intérieur de la caserne n'étaient pas moins intéressantes. Dans les cours chaque zouave était entouré d'un groupe de soldats hongrois ou polonais qui le regardaient avec surprise, et il laissait tout faire avec lui. On s'attendait parfaitement bien à l'aide de gestes. D'abord la longue barbe fut touchée, ensuite la médaille de Crimée tournée et retournée; le fez passa de main en main, la veste fut examinée, et un Hongrais mit son pied à côté de celui d'un zouave, et de longues discussions furent entamées sur la légèreté de la chaussure française.

"Le zouave était obligé de tourner continuellement son pied de droite à gauche, le lever et faire un tas d'évolutions, et il le fit avec une bonhomie d'enfant. Enfin, il démontra à nos soldats les avantages de ses larges pantalons, leur commodité, la largeur des poches et une foule d'autres qualités. La plus grande fraternité régnait entre les soldats et les prisonniers. Les chasseurs d'Afrique et quelques zouaves se tenaient à l'écart dans une petite chambre de la cantine, sérieux et calmes, et buvait du vin rouge. Un d'eux nous demanda s'il y avait aussi du vin en Bohême, où ils vont être transportés."

\* Un sous-officier appartenant à un régiment du 2e corps de l'armée d'Italie écrit de San Ceziame, le 25 juin, au *Salut Public* de Lyon:

"J'ai été témoin, à l'ambulance, de deux épisodes qui vous feront juger du courage stoïque et du bon cœur du soldat français.

"Je causais avec un de mes amis blessé au bras, l'orsqu'on apporta un caporal sapeur du 45e dont la jambe avait été brisée au-dessus de genou.

"L'amputation était nécessaire. Tandis que le chirurgien faisait ses préparatifs, le sapeur fumait sa pipe avec calme.

"L'opération commença.—Le sapeur ne laissa échapper qu'un mot: "Dépêchez-vous."

"L'opération achevée, il reprit tranquillement sa pipe, l'en aspira avec volupté la fumée, et ne songeant déjà plus à lui, laissa